

L'ÉTOILE DES MAGES

*Dans le ciel embrasé que le jour illumine,
Les vapeurs de la nuit se forment doucement ;
Et, vers le couchant d'or, lentement s'achemine
Le cortège royal des Mages d'Orient.*

*Tu peux, astre flambeau ! retirer ta lumière
Car ils ont, d'un fanal, l'éclat brillant et sûr :
Là-haut, pour les guider vers l'Enfant et sa Mère,
L'Etoile des bergers rayonne dans l'azur.*

*Poursuivez votre route ! Allez, illustres Mages,
Déposer vos trésors aux pieds de l'Enfant-Roi !
Vous dont le cœur pieux, sages entre les sages !
Au monde va donner l'exemple de la Foi.*

*Pour nous, dans ces moments où notre âme troublée
Hésite et ne sait plus distinguer son devoir,
En face des grands mots : Honneur ou Destinée !
Quand l'horizon, hélas ! partout nous semble noir...*

*Joignons alors nos mains, et vers le ciel sans voile
Élevant avec foi notre cœur incertain,
Nous verrons aussitôt apparaître l'Etoile
Dont la clarté ne nuit que sur le bon chemin.*

ANGE HÉLIQUE.

UN RAYON DE BONHEUR

SOUVENIR DES ROSES D'AUTOMNE

C'était par un soir de décembre... La bise glaciale gémissait bien fort dans les arbres desséchés... leur grands bras nus s'ouvraient et se fermaient tour à tour comme pour captiver dans leur étreinte, les flocons de neige qui tournoyaient dans l'espace...

Dans un petit quartier perdu de la grande ville de X..., au foyer pétillant d'une maisonnette oubliée, un vieillard était assis, immobile... Ses grands yeux étaient tristes... à soixante ans, on n'espère plus le bonheur. — Une couronne de fils d'argent entourait sa tête, courbée sous la souffrance, et de son cœur meurtri montaient à ses lèvres quelques sanglots mal étouffés... Près de lui, sur un petit lit blanc, Micaëla, la bouquetière allait mourir... Ses petites joues, autrefois si roses, avaient des pâleurs de lis... ses lèvres qui se raidissaient, avaient perdu leur vermillon... et les boucles de cheveux qui retombaient sur l'oreiller, entouraient de leur flot d'or... sa tête d'ange, qu'un rayon de lumière baignait de sa douce clarté...

Mourir à douze ans, c'est si triste !... Comme les petites fleurs, qu'un rayon de soleil ferait revivre, et qui meurent dans l'ombre, la petite Micaëla s'éteignait doucement, n'ayant connu de la vie, que l'ombre, le froid de la douleur et des larmes, loin du soleil, loin du bonheur... Tout à coup, ses petites mains s'agitent, et comme dans un délire, elle croit tenir quelque chose... Raidie par la douleur, elle se lève, ses grands yeux se dilatent, ses mains s'entr'ouvrent et se referment, et dans un accent déchirant, elle s'écrie.

— Oh ! des fleurs !... je n'en ai plus... L'hiver me les a ravies... je serais si heureuse de mourir avec mes fleurs !... Oh ! à moi des roses comme celles que je vendais avant cet hiver maussade... cet hiver oruel qui m'a tuée... Oh ! père... n'aimes-tu plus Micaëla ?... Ta petite fille va... mourir !...

Épuisée, la jeune fillette était retombée sur son oreiller plus pâle, plus faible.

Le vieillard, aux accents de cette voix, autrefois douce comme un doux chant de mai, mais déchirante aujourd'hui, s'était approché du petit lit blanc et embrassait avec amour ce front de marbre, ces lèvres de cire.

— Oui, Micaëla, tu mourras heureuse, tu auras des fleurs !... Que m'importe l'hiver ?... Que m'importe mes souffrances !... Tu auras des roses !

Et le vieillard avait entouré sa tête blanche des cheveux blonds de Micaëla. Une toison d'or sur quelques fils d'argent.

Quelques instants plus tard, le vieillard, courbaturé, brisé, fuyait à travers les grandes rues, les places publiques.

La neige tombait toujours, toujours, et dans le tourbillon de la tempête, on n'entendait que les plaintes de la bise d'hiver, cette bise qui gémit, meurt un instant et puis gémit encore.

Sur les grands chemins, les lits de neige étaient balayés par les coups du grand vent, et emportés au loin comme les vagues que la grande brise du soir ballote et jette sur le rivage ! Et dans la tempête, et sous le vent, le vieillard fuyait toujours, cherchant des fleurs, cherchant des roses sur la neige... sur les frimas !

Tout-à-coup, il hâte le pas ; sous les reflets d'un reverbère, il vient d'apercevoir une voiture, qui s'arrête au Castel des Pins. C'est la demeure de la grande actrice, Mme Pauline de Verviers.

Ce soir là, malgré la tempête du dehors, malgré le froid, la célèbre actrice s'était vue acclamée... On l'avait rappelée, on lui avait jeté des fleurs, et puis encore des fleurs. Des salves d'applaudissements avaient soulevé tout l'auditoire. Son âme s'était enivrée de toute cette gloire, de tout ce bonheur, et maintenant, seule, elle rentrait à son Castel des Pins.

Oh ! que le bonheur est fade à cette heure silencieuse, où le calme de la nuit jette son voile sur toute la nature et enveloppe nos âmes d'un rêve mystérieux. On ressent, plus que jamais, la monotonie de cette vie qui recommence tous les jours, toujours la même, toujours pleine d'illusions et de déceptions, toujours pleines de rêves et de larmes.

Et c'est ainsi que Pauline de Verviers, qui, tous les jours, sentait tous les cœurs se tourner vers elle, qui se voyait admirée dans toute la population de la grande ville de X..., sentait aussi, tous les soirs, le bonheur la caresser de son aile, et disparaître aussitôt, comme une ombre qui meurt, sous les derniers reflets du crépuscule.

Par ce soir de décembre, avec quelle insouciance elle posait son pied mignon sur le marche-pied de sa voiture !

Rêveuse, elle n'avait pas vu la gerbe de roses qui venaient de s'échapper des plis de sa mantille, et qui roulaient par terre avec la neige qui tombait toujours, — toujours.

Mais si Pauline de Verviers n'avait pas vu, le vieillard, attiré par cette curiosité du pauvre qui regarde le riche, avait vu les fleurs, tombées sur le chemin si blanc, et qu'un peu de neige recouvrait déjà.

Le lendemain, la neige ne tombait plus ; le vent froid de décembre ne se plaignait pas, et un soleil radieux apparaissait dans le bleu pur du firmament. Il faisait trop beau pour mourir, et cependant, Micaëla, la petite bouquetière, voyait disparaître les dernières heures de l'aurore, comme le soir devaient pâlir les derniers rayons du soleil couchant.

Encadrée de sa chevelure d'or, sa petite figure de chérubin n'avait plus rien de terrestre. Ses grands yeux reflétaient le bonheur, ses petits doigts serraient une gerbe de roses, pendant que ses lèvres murmuraient doucement :

— Petit père, je suis heureuse, j'ai des fleurs.

Et c'est ainsi qu'un écho de la gloire de Pauline de Verviers apportait une lueur de joie dans l'âme du pauvre vieillard ! Et c'est ainsi qu'une ombre de la joie de la grande actrice, jetait un rayon de bonheur dans l'âme de Micaëla, la bouquetière !...

LAURETTE DE VALMONT.

Montréal, décembre 1898

FEU DE PRAIRIE

Depuis une huitaine de jours, nous voyions le soir, au sud-ouest, une lueur rougeâtre assez singulière, laquelle ne nous causait pourtant aucun effroi.

Les gens qui habitaient le pays depuis quelques années avaient beau nous dire qu'il fallait nous défier ; que ce que nous apercevions ainsi à l'horizon n'était autre qu'un feu de prairie et que ces sortes de choses sont parfois terribles, nous ne nous inquiétions pas le moins du monde. Chaque soir nous nous mettions au lit, sans penser autrement à cette clarté fantastique

qui devenait toujours de plus en plus large, et de plus en plus vive.

Enfin, une nuit, le ciel apparut tout embrasé autour de nous : les réverbérations de l'incendie nous éclairaient assez pour nous permettre de trouver aisément notre chemin en pleine obscurité.

Alors même, nous ne craignons rien, et sans songer que ce feu pût réduire en cendres tout ce que nous possédions, nous dormîmes aussi paisiblement que si nous nous étions trouvés à l'abri de tout danger.

Au matin, le feu était dans la plaine au bas de Montmartre ; il avait franchi ce que nous appelions le "creek" et se trouvait à environ quatre milles de notre petit village. Mais comme il paraissait se diriger vers le nord et que nous nous trouvions en plein est par rapport à lui, nous ne prêtâmes pas plus d'attention que nous ne jugions utile à son étendue qui apparaissait cependant très vaste.

Nous primes tranquillement notre repas, causant légèrement de ce que nous voyions dans la plaine et nous mîmes à l'ouvrage sans autre souci.

Vers huit heures le vent sauta brusquement à l'ouest, et une fumée épaisse commença à s'étendre sur le site qu'occupait notre établissement.

Presque aussitôt un des membres de la société qui fondait notre colonie, passa à cheval tout haletant assurant que le feu arrivait sur nous à toute vitesse, et que nous n'avions pas une minute à perdre pour saisir notre charrie et faire, sans autre délai, un garde feu autour de nos bâtiments menacés. Malheureusement, comme d'habitude, les bœufs avaient été lâchés dès le matin, et il fallait aller les chercher dans la prairie : au milieu de cette fumée opaque qui nous aveuglait et nous suffoquait, comment les retrouver ? L'inquiétude commençant cette fois à nous saisir, l'un de nous partit dans la direction où il croyait pouvoir les rencontrer. Il était trop tard.

Nous travaillions alors à l'intérieur de notre maisonnette, tâchant de la rendre la plus chaude possible pour l'hiver : nous étions déjà à la fin d'octobre.

Soudain, l'un de nous étant sorti pour choisir quelques planches, rentra en criant :

— Vite, tout le monde dehors ; voilà le feu qui descend la butte.

Effectivement, à trente verges à peine de notre porte, un tourbillon de flammes et de fumée roulait avec une rapidité inimaginable. Les eaux de la mer sur les plages redoutées des environs du Mont Saint-Michel ne marchent pas plus rapidement qu'allait ce brasier.

Nous n'eûmes que le temps de nous jeter sur des branchages sans feuilles qui se trouvèrent à notre portée : le feu était déjà loin : il passa à moins de trois pas d'une petite meule de foin au coin de notre étable. N'eût été la présence d'esprit de l'un d'entre nous, qui se jeta de toute la longueur de son corps sur le flot embrasé qui menaçait de tout détruire, nos bâtiments eussent été complètement incendiés.

Ce même feu eût-il passé alors que nous dormions paisiblement la nuit précédente, il ne fût rien resté de ce que nous avions eu tant de mal à édifier de nos propres mains ! Encore aujourd'hui nous frémissons à la pensée des malheurs qu'aurait eu à subir notre petite colonie si, au lieu de n'arriver que le matin, le sinistre eût eu lieu durant la nuit.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que tous en furent quittes pour la peur, comme nous.

Un de nos voisins eut tout son établissement brûlé, un autre son étable, tous nous eûmes à déplorer la perte de centaines de tonnes de foin qu'à grand-peine nous avions faites en commun pour pouvoir nous faire un peu d'argent l'hiver suivant : c'avait été notre unique récolte de l'année et il nous fallait nous résigner à la voir complètement détruite, malgré les garde-feux dont nous avions pourtant eu soin de l'entourer. Mais le vent soufflait en tempête — comme toujours en pareil cas — emportant de véritables brandons de flammes au loin, rendant toute précaution préalable généralement inutile.

Quel magnifique spectacle cependant qu'un feu de prairie ! Une vraie mer enflammée semble se mouvoir en avant et se meut en effet, précédée d'un tourbillon de fumée dans lequel étincellent les milliers de flam-